



SERGE GRUZINSKI

**Les quatre parties du monde :  
histoire d'une mondialisation**

Paris, Éditions de La Martinière, 2004,

479 pages.

---

par Jérôme Sgard

**a**vec cette *histoire d'une mondialisation*, Serge Gruzinski affiche clairement ses intentions : prenant pour objet

la monarchie catholique de Philippe II, il cherche d'une certaine manière à renouveler le projet d'une histoire totale, celle en l'occurrence d'une première « mondialisation » qui, annonce-t-il, doit éclairer l'épisode actuel d'intégration internationale. À certains égards, il s'agirait donc de réécrire *La Méditerranée au temps de Philippe II*, mais en plus grand : en embrassant aussi l'Asie, la Nouvelle-Espagne et l'Afrique, en somme tout l'espace immense de *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*. La comparaison avec l'œuvre de Fernand Braudel s'étend d'ailleurs à la construction de l'ouvrage et à la stratégie de démonstration : utilisation comparable du (bel) appareil iconographique, encyclopédisme du discours et de la bibliographie, multiplication aussi des exemples, vignettes et récits édifiants.

Pourtant, il ne s'agit pas de la même histoire. À la forte cohérence des économies-mondes, Gruzinski substitue l'analyse des *interconnected histories*. Son objet est plutôt le tissu, à la fois lâche et résistant, formé par les interactions ponctuelles à longue distance, les influences croisées et les effets de miroirs, les métissages et la répulsion ; un monde qui est moins marchand et moins financier que chez Braudel, plus marqué par les productions culturelles, les institutions et les bureaucraties. Une histoire surtout où la domination du roi catholique et de Rome n'étouffe pas, tant s'en faut, la capacité locale à se saisir des signes et des biens, à construire avec eux une représentation de ce nouvel univers qui s'ouvre à tous. D'où ce paradoxe typiquement postmoderne d'une mondialisation qui est un fait commun à une large part de l'humanité – « les débuts de la grande nomadisation » – mais qui prend également la forme d'une expérience infiniment fractionnée.

La première partie de l'ouvrage raconte donc ce « décentrement du monde » ou ce désenclavement des hommes et de leurs créations qui atteint les provinces les plus éloignées de l'empire catholique. Un des exemples les plus intéressants est l'effort systématique, énorme, admirable de collecte des

savoirs locaux : dès les premières décennies de la colonisation en Amérique latine, dès les premiers séjours en Inde, en Chine ou au Japon, des moines et des hommes d'Église principalement s'engagent dans des aventures intellectuelles océaniques pour recueillir l'histoire et les légendes des sociétés locales, mais aussi pour recenser les savoirs et les techniques : les langues, la botanique, la médecine, l'astronomie, la cartographie, la zoologie, les techniques de navigation<sup>1</sup>. Servir la monarchie et l'Église est le premier objet de cet effort mais, à l'évidence, le goût de la connaissance est également présent dans cette passion.

Ainsi se constitue une première élite internationalisée, qui administre ou du moins coordonne l'empire espagnol. L'auteur restitue le destin souvent stupéfiant de certains de ces premiers « artisans de la mondialisation » (p. 249) : ces prélats, missionnaires, militaires, commerçants, administrateurs, légistes, artistes, mercenaires qui circulent, leur vie durant, du Mexique au Rio de La Plata, de Séville à Goa, de Gênes à la Chine. Très vite, d'ailleurs, cette mince élite d'*hombres expertos* est rejointe par des métis qui à leur tour voyagent, écrivent, fréquentent les universités espagnoles et sont appelés au Vatican ou à la Cour de Madrid, avant de rentrer – ou non – chez eux, dans une province reculée de l'empire. Leurs vies témoignent de la participation des populations locales à l'entreprise de mondialisation : les sociétés qui accueillent ces hommes d'expertise et d'expérience n'appartiennent pas à une marge ou une périphérie où ne subsisterait qu'une historicité dégradée. On n'échange pas seulement des bibles, des gravures et des horloges contre l'or, les épices et les multiples produits exotiques (*exotica*) qui font fureur dans les cours européennes.

De manière comparable, les artisans locaux vont répondre à une demande, voire à une injonction du colonisateur, mais cela avec leurs propres savoir-faire, leur langage technique ou artistique. L'auteur affirme alors, dans une proposition tranchée, que les modes d'action et de réaction à l'occidentalisation sont identiques dans le monde, de la copie relativement passive à l'invention esthétique, de la simplification à l'amplification de la complexité formelle (p. 298) : à des milliers de kilomètres, ces artisans se trouvent face à des « exigences identiques » (p. 300).

Un exemple particulièrement parlant est l'impact de la peinture occidentale sur l'art des miniaturistes indiens et des peintres japonais, directement

---

1. Signalons la traduction en français et la publication récentes, abondamment commentées par S. Gruzinski, de l'un des plus remarquables ouvrages de cette veine, *Colloques des simples et des drogues de l'Inde*, de Garcia da Orta (Arles, Actes Sud, Lisbonne, Fundação Oriente, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 2004), publié pour la première fois en portugais à Goa en 1563.

confrontés aux innovations européennes : la perspective en trois dimensions, le portrait personnalisé ou la représentation naturaliste sont autant de défis artistiques qui vont travailler ces traditions de l'intérieur et les « occidentaliser ». Dans un constat qui n'est peut-être pas assez développé, l'auteur relève que dans les deux cas il s'agit toutefois de sociétés qui ne sont pas colonisées : le pouvoir local maintient les Européens sur les marges de leur propre empire et leur impose les termes de la relation. Or, curieusement, les expériences d'acculturation qui prennent forme alors paraissent particulièrement fécondes (un bon nombre de ces œuvres illustrent d'ailleurs l'ouvrage)<sup>2</sup>. Le constat est le même dans d'autres domaines : Gruzinski souligne ainsi que l'effort de traduction des œuvres littéraires et philosophiques du chinois vers les langues européennes ou vice-versa est sans commune mesure avec celui qui sera engagé dans le cas d'autres civilisations, et ce pour des raisons qui, dit-il, ont à voir avec la puissance politique du pays et le rapport de force qu'il impose aux Européens.

Comment se réalise alors cette acculturation réussie que l'auteur pense retrouver dans des termes similaires ailleurs dans le monde ? Comment se sont engagées ces rencontres exceptionnelles, marquées à la fois par la puissance du partenaire non européen, par le caractère finalement ténu des échanges matériels et sans doute par le génie de quelques aventuriers ou de quelques experts du métissage ? Il faut bien dire qu'on reste ici à court d'arguments lorsque l'auteur constate de manière un peu convenue que « rares sont les témoignages qui nous renseignent explicitement sur cette alchimie intime des identités et des racines » (p. 244). Peut-être une plus grande attention à l'économie politique locale de ces expériences, plutôt qu'à leur « interconnexion », aurait-elle apporté des éléments complémentaires ? Pour reprendre les cas chinois et indiens, mieux prendre en compte le rôle des mécènes et de la Cour nous aurait peut-être éclairé à la fois sur l'accumulation des savoir-faire et sur la capacité à entrer dans un rapport d'acculturation fécond : se saisir des images et des symboles que tendaient les Pères Jésuites, quitte à ne pas en faire le même usage discursif.

Vient alors, sans véritable transition, la seconde partie de l'ouvrage qui décrit le revers de cette expérience. L'auteur oppose ici la mondialisation, qui va de pair avec l'acculturation réciproque et l'adaptation au terrain, à la globalisation, qui selon lui est unilatérale et relève de la domination ou de l'hégé-

---

2. Les catalogues de deux expositions récentes apportent un remarquable complément à cette discussion : Jorge Flores, Nino Vassalo e Silva (eds). *Goa and the Great Mughal*, Lisbonne/Londres, Fondation Calouste Gulbenkian/Scala Publishers, 2004 ; Amin Jaffer, Anna Jackson (eds) *Encounters : The Meeting of Asia and Europe, 1500-1800*. Londres, V & A Publications, 2004.

monie. Alors que le premier terme renvoie à une « occidentalisation » qui dépasse l'expérience européenne, le second ne désigne qu'une projection de l'Europe de par le monde. « La domination ibérique – et c'est là sa force – ne se borne pas à occidentaliser les hommes et les territoires qu'elle soumet, elle s'entend aussi à diffuser les éléments européens qui ne sauraient à aucun prix être partagés ou mélangés. » (p. 320)

Les paravents japonais et les miniatures mogholes sont alors opposés à distance à la peinture baroque de la Nouvelle-Espagne, dont Gruzinski souligne par contraste l'extrême fidélité aux canons de la peinture européenne. Il note par exemple que les paysages et les *exotica*, qui auraient pu rattacher ces œuvres à leur contexte local, ne figurent jamais dans cette peinture. Tout se passe comme si les élites colonisées, qui commandent et acquièrent ces œuvres, vivaient dans le déni de leur appartenance, bien qu'à nouveau il reste difficile de faire la part des pressions de l'Église, du conservatisme des corporations, des effets de domination symbolique ou encore d'une logique plus puissante mais moins perceptible qui préfigurerait la globalisation actuelle des goûts et des modes consuméristes. Cela étant, il semble bien qu'il y ait une loi générale : ainsi, les universités et les éditeurs de la Nouvelle-Espagne rivalisent pour figurer sur la carte des échanges intellectuels et de la production littéraire, mais cela à nouveau dans l'oubli de l'expérience locale : la « plongée dans d'autres savoirs n'a pas la moindre incidence sur l'architecture des connaissances et des modes de pensée de l'Europe de la Renaissance » (p. 381). Alors qu'on a tant admiré, dans la première partie du livre, les exploits des hommes de science et d'expertise, on découvre donc que leur impact a été finalement limité et qu'ils n'ont pas été vraiment entendus. À l'image luxuriante de l'échange et de l'acculturation réciproque succède celle d'une Europe à nouveau seule, autiste et quelque peu violente.

Arrivé à ce point de l'ouvrage, et après avoir fait plusieurs fois le tour du monde, le lecteur se trouve donc un peu embarrassé. Bien sûr, le voyage proposé par Gruzinski est riche et il vaut la peine d'être mené à son terme. Au-delà du discours un peu convenu sur le métissage et la pluralité de l'expérience moderne, il éclaire effectivement l'aventure coloniale de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle et, partant, celle des siècles suivants. Le malaise persiste, cependant. D'abord on ne parvient pas à articuler fermement la mondialisation et la globalisation, c'est-à-dire une occidentalisation plurielle et une « européanisation » unilatérale. S'agit-il, théoriquement, d'un fait unique bien qu'ambigu, qui relèverait d'un concept à même de rendre raison de la rencontre culturelle et politique de l'Europe et du reste du monde ? Ou bien a-t-on affaire plutôt à un principe de classement entre une face lumineuse et une face obscure de la mondialisation, ou entre un monde des marges, peuplé

de quelques aventuriers géniaux, et l'ordre sinistre des militaires, des clercs et des créoles enrichis ?

De même, Gruzinski est convaincant lorsqu'il affirme que la mondialisation du XVI<sup>e</sup> siècle a été en somme un coup d'essai, opérant surtout au niveau culturel précisément parce qu'elle était beaucoup moins armée que celle des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Mais il nous rappelle ensuite, dans la seconde partie du livre, qu'il y a eu aussi de l'exploitation et de la domination, que le colon était cruel avec l'Indien et que la métropole a drainé sans retenue les richesses de l'Amérique latine. À nouveau, il reste difficile d'ancrer cette macro-politique somme toute connue dans le paysage fragmenté, presque insaisissable que décrit la première partie du livre.

Qu'est-ce qui fait donc tenir cet immense empire ? Qui sait quoi ? Quel usage les administrations centrales, à Séville ou à Rome, font-elles de ce filet distendu mais finalement assez solide qu'elles ont lancé sur le monde ? Et s'agit-il bien du même filet, et donc de la même mondialisation, à Mexico et à Lahore ? Gruzinski nous propose une sorte de micro-politique de l'empire métissé apparu au XVI<sup>e</sup> siècle, mais l'on doute qu'il nous ait donné toutes les clés pour concevoir ce premier « gouvernement du monde », pour reprendre les termes de Jean-François Bayart<sup>3</sup>. Bien sûr, ceci est la critique habituelle du *social scientist* à l'historien, mais on n'en démordra pas : nombre d'éléments sont abordés, illustrés, rodés progressivement sur le terrain, mais au final on n'est pas sûr que tous les concepts soient en place. ■

**Jérôme Sgard** est chercheur au CEPII (Centre d'études prospectives et d'information internationale), chercheur associé au CERI et professeur associé d'économie à l'université de Paris IX-Dauphine. Il a publié dernièrement *L'économie de la panique* (Paris, La Découverte, 2002). E-mail : [sgard@cepii.fr](mailto:sgard@cepii.fr)

3. Voir *Le gouvernement du monde. Une critique politique de la globalisation*, Paris, Fayard, 2004.